



SAISON
2018
2019
avant-programme

la Tempête

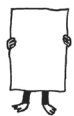
LES ENIVRÉS

de **Ivan Viripaev** || mise en scène **Clément Poirée**

L'écrivain russe contemporain **Ivan Viripaev** réunit, en une soirée d'ébriété, une galerie de personnages qui nous livrent, au hasard de situations improbables et cocasses, leurs pensées sur l'existence ou sur Dieu. Mais l'ivresse transfigure, et une fois tombé le masque social, la vraie soif peut enfin se dire, celle d'un amour sans condition, dans une totale approbation de la vie. C'est loufoque et pathétique, profondément théâtral par la nature et la qualité des dialogues. Dans la lignée des personnages excessifs de Dostoïevski, l'humanité clame ici son besoin d'absolu et, tournant le dos aux obligations, se



refuse à la résignation comme au ressentiment. Si Viripaev se démarque de toute logique dramatique comme de tout théâtre documentaire, c'est pour, musicalement, introduire thèmes et motifs susceptibles de déclencher une réflexion et une émotion réelles : « J'essaie d'écrire sur l'invisible, sur la réalité spirituelle cachée à nos yeux. Et malheureusement, nous sommes aveugles. » L'œuvre nous place en ce lieu d'exubérance, de dépassement de l'individualité, de renversement à la fois violent, merveilleux, carnavalesque où se conjoignent déchéance et sublime. *Les Enivrés* ou la quête du Ciel dans le bas.



« Un spectacle, c'est une pensée philosophique donnée comme un nerf, que le spectateur comprend non pas avec sa tête mais avec son cœur. Le spectateur ressent la pensée... »

« Parler de Dieu veut dire se parler à soi-même. Peu importe que vous soyez croyant ou pas. Je suis athée, mais j'aime Dieu plus que tout au monde. Aucun autre sujet ne m'intéresse. »

« Détendre les gens et les ouvrir, voilà les deux objectifs de mon travail. »

|| Ivan Viripaev



**PRODUCTION
THÉÂTRE
DE LA TEMPÊTE**

14 septembre > 21 octobre 2018

texte traduction Tania Moguilevskaia et Gilles Morel (*Les Solitaires Intempestifs*) || **avec** John Arnold, Camille Bernon, Bruno Blairet, Louise Coldefy, Thibault Lacroix, Matthieu Marie... (en cours) || **équipe** scénographie Erwan Creff, lumières Elsa Revol, costumes Hanna Sjödin, musiques Stéphanie Gibert, maquillages Pauline Bry, collaboration artistique Margaux Eskenazi, régie générale Farid Laroussi, administration et diffusion Marie-Noëlle Boyer, Guillaume Moog, Aurélien Piffaretti, presse Pascal Zelcer... || **production** Théâtre de la Tempête, subventionné par le ministère de la Culture, la Ville de Paris et la Région Île-de-France.



CLÉMENT POIRÉE

|| Directeur du Théâtre de la Tempête à la Cartoucherie depuis 2017.

|| A mis en scène : *Kroum, l'Éc-toplasme* de H. Levin * (2004) ; *Meurtre* de H. Levin * (2005) ; *Dans la jungle des villes* de B. Brecht * (2009) ; *Beaucoup de bruit pour rien* de W. Shakespeare * (création 2011, puis festival international Globe to Globe à Londres en 2012 et tournée en 2013) ; *Moscou, la rouge* de C. Thibaut (festival de Grignan – 2011) ; *Homme pour homme* de B. Brecht * (création à l'Espace des Arts en 2013) ; *La Nuit des Rois* de W. Shakespeare * (création au Théâtre des Quartiers d'Ivry en 2014, tournées en 2015, 2016, 2017 et 2018) ; *Vie et mort de H* de H. Levin * ; *La Baye* de Ph. Adrien * ; *La Vie est un songe* de Calderón * (création en 2017, reprise et tournée en 2018-19)...

|| En tant que collaborateur artistique de Philippe Adrien, au sein de la compagnie ARRT et de la compagnie du Troisième Œil, il a participé depuis 2000 aux créations de : *Le Roi Lear* *, *Le Malade imaginaire* *, *L'ivrogne dans la brousse* *, *Yvonne Princesse de Bourgogne* *, *Le Procès* *, *La Mouette* *, *Don Quichotte* *, *Ivanov* *, *Œdipe* *, *Le Projet Conrad* *, *Le Dindon* *, *Les Chaises* *, *Bug!* *, *Exposition d'une femme* *, *Partage de midi* *, *Protée* *, *L'École des femmes* *, *La Grande Nouvelle* *, *Le Bizarre Incident du chien pendant la nuit* *...

* spectacles présentés au Théâtre de la Tempête

|| En tant que pédagogue, il a assisté Philippe Adrien au Conservatoire national (CNSAD) en 2000-2001 et dirige depuis 2015 des stages de formation pour artistes professionnels.

Les Enivrés

Une nuit. Quatorze personnages, tous « copieusement ivres », s'effondrent, se relèvent, se croisent, s'éprennent, s'épousent, se révèlent aux autres et à eux-mêmes. Dans ce piteux état, ils ne parlent que d'amour, de transcendance, de Dieu.

Les Enivrés, c'est une célébration paradoxale de la vie, un grand poème burlesque brutal et lyrique célébrant l'esprit, célébrant notre désir de divin, notre désir divin de vivre. C'est la prière de l'athée. De l'ivresse clownesque à l'ivresse mystique.

Viripaev parvient à dire sous cette forme décapante et ludique : « Ne nous faites pas croire que la vie ce n'est que ça – « ça » la société occidentale libérale, le commerce, la politique, la culture – Ne nous faites pas croire qu'il n'y a pas d'amour, qu'il n'y a pas de lumière ! Ne soyez pas dupes de la sinistrose, du déclin, de la peur. »

La pièce ne traite pas d'alcoolisme - ce sont tous des buveurs d'occasion - mais, dans une atmosphère générale d'exaltation et d'ébriété, d'une danse désordonnée qui conduit au dépouillement. C'est notre capacité oubliée à être lumineux, amoureux, enthousiastes que Viripaev met au jour.

Et qu'importe que cette folle soirée laisse pour seule trace une monumentale gueule de bois si, pendant quelques heures, nous sommes de petits dieux, même dépenaillés et couverts de boue.

Viripaev aime jouer du faux-semblant, de l'illusion, de la variation qui à la fois rendent le propos toujours équivoque et mènent à un théâtre poétique, sensible plutôt que raisonneur. Les moments les plus beaux, les plus philosophiques sont indissociables du pathétique et du grotesque.

Viripaev écrit pour la scène un théâtre où tout est danse et chant. C'est une écriture rythmique et organique passionnante et rigoureuse. C'est pour nous la possibilité d'un cabaret des ivresses.

|| Clément Poirée



IVAN VIRIPAEV

|| Auteur, metteur en scène et comédien, Ivan Viripaev est né en Sibérie en 1974. En France, son spectacle *SNY (Les Rêves)* est sélectionné en 2001 pour représenter la Sibérie au festival Est-Ouest de Die, puis accueilli en 2002 au Théâtre de la Cité internationale et au festival de Vienne. Galin Stoev, qui crée au même

moment une version bulgare de la pièce à Varna, présentera ensuite en français les pièces *Oxygène* (déjà lauréate de nombreux prix), *Genesis 2* (présentée au Festival d'Avignon en 2007 puis au Théâtre de la Cité Internationale en 2008) et *Danse Delhi* (programmée au Théâtre national de la Colline en mai 2011). A Moscou, Ivan Viripaev met en scène en 2010 *Comedia*, second volet de la trilogie inaugurée avec *Juillet* ; puis en 2011 *Illusions*. Il met en scène en 2012 ses pièces *Iluzje* à Cracovie et *Ufo (Ovni)* à Varsovie. En 2014 et 2015, il crée à Moscou *Conférence iranienne* puis *Insoutenablement longues étreintes*. En 2016, il reçoit le prix Oleg Tabakov pour *Les Enivrés* et, en Pologne, le Grand prix du public pour *Insoutenablement longues étreintes*. Ses textes sont aujourd'hui traduits et joués dans le monde entier.

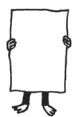
AU PLUS NOIR DE LA NUIT

d'après **André Brink** || mise en scène **Nelson-Rafaell Madel**

Né en 1935 dans une famille Afrikaner –descendants de colons Boers arrivés trois siècles auparavant– André Brink prend conscience, dans les années soixante, de l'ignominie du régime de l'apartheid : «J'éprouvais une sorte de relation amour-haine envers mon peuple». La scandaleuse déchirure du pays est au cœur de son roman *Au plus noir de la nuit* qui relate l'histoire tragique d'un jeune Noir et d'une femme blanche. Publiée en 1974, l'œuvre est censurée et son auteur menacé. Lui s'appelle Joseph Malan : il est noir, né en plein apartheid ; son ascendance a connu un destin à la fois pathétique et fascinant, et s'il grandit à



la ferme, c'est au théâtre plus tard qu'il découvre la liberté... jusqu'à devenir comédien et remporter à Londres un certain succès. De retour au pays natal, il rencontre Jessica, une Blanche avec qui, malgré les interdits, il vit une passion amoureuse. Jusqu'au soir où... Aujourd'hui, depuis la cellule où il attend un procès qui le mènera à la mort, Joseph écrit, fait revivre son passé, convoque les figures marquantes de son destin, se rappelle et s'interroge : quelle fatalité, mais aussi quelle soif de liberté, quelle révolte mais aussi quelles passions et illusions l'ont fait plonger au plus noir de la nuit ?



«Noir ou blanc ; noir et blanc. De combien de variations de ce scénario fus-je témoin ? Un scénario injecté dans ma vie en Afrique du Sud... Difficile aujourd'hui de résumer en quoi cette renaissance individuelle consista vraiment. Sans nul doute : l'horreur de découvrir ce que "les miens" faisaient depuis toujours, sur quelles atrocités et perversions notre fière civilisation blanche avait construit son édifice de moralité et de lumière chrétiennes. Je pris peu à peu conscience que, dans tout ce borborygme, il me faudrait impérativement redéfinir mon propre positionnement. Je fus incapable de choisir le déni. Il se passait des choses et il continuerait de s'en passer ; à un moment donné, je devrais décider comment assumer le fardeau de ma responsabilité individuelle. »

André Brink, *Mes bifurcations*

21 septembre > 21 octobre 2018

texte d'après le roman *Looking on Darkness* d'André Brink, adaptation Nelson-Rafaell Madel || **avec** Adrien Bernard-Brunel, Mexianu Medenou, Gilles Nicolas, Karine Pédurand, Claire Pouderoux, Ulrich N'toyo || **équipe** dramaturgie Marie Ballet, chorégraphie Jean-Hugues Mirédin, scénographie Lucie Joliot et Nelson-Rafaell Madel, musique Yiannis Plastiras, lumières Lucie Joliot, costumes Alvie Bitémo, assistantat à la mise en scène Astrid Mercier, son et régie générale Pierre Tanguy, administration Agnès Carré || **production** compagnie Théâtre des Deux Saisons ; en coproduction avec Tropiques Atrium – scène nationale de Martinique et le Centre culturel de La Norville (91) ; avec le soutien de la Drac Martinique et de la Collectivité territoriale de Martinique, des Plateaux Sauvages – Paris, du Théâtre de Cachan, du ministère de la Culture et du ministère de l'Outre-mer dans le cadre du Fond d'aide aux échanges artistiques et culturels pour l'Outre-mer.



NELSON-RAFAELL MADEL

|| **Metteur en scène**, notamment formé auprès de Yoshvani Médina, metteur en scène cubain et de Claude Buchvald, il fonde la compagnie Théâtre des Deux Saisons en 2007. A mis en scène *Minoé* d'Isabelle Richard Taillant, *P'tite Souillure* de Koffi Kwahulé, *Nous étions assis sur le rivage du monde* de José Pliya, *Erzuli Dahomey, déesse de l'amour* de Jean-René Lemoine (spectacle avec lequel il est lauréat du Prix Théâtre 13 / Jeunes metteurs en scène), *Poussière(s)* de Caroline Stella.

|| **Assistant à la mise en scène** de Claude Buchvald, Pierre Guillois, Marie Ballet...

|| **Acteur**, a notamment joué au théâtre sous la direction de Yoshvani Médina, Claude Buchvald, Pierre Guillois, Naidra Ayadi *Horace* de Corneille*, Marie Ballet *Liliom* de Ferenc Molnar*, Evelyne Torroglosa, Sandrine Brunner, Paul Nguyen, Néry Catineau, Stella Serfaty, Margaux Eskenazi, Damien Dutrait, Frédéric Fisbach, Ricardo Miranda, Pierre Notte, Anne-Laure Liégeois. *spectacles présentés au Théâtre de la Tempête

|| **Membre fondateur** du collectif La Palmera.

Au plus noir de la nuit

Il y a des œuvres qui deviennent de véritables partenaires de vie : c'est le cas de *Au plus noir de la nuit* dont la dimension théâtrale s'est imposée à moi, avec ses dialogues ciselés, des scènes puissantes, des envolées poétiques... et ces personnages qui prennent corps pour raconter.

Mettre en scène ce roman magistral, c'est poursuivre un questionnement qui m'est cher : l'exil, aussi bien géographique qu'intérieur et affronter cette question : comment survivre et s'épanouir dans des époques et des pays marqués par l'injustice, l'inégalité, les fléaux, les conflits ? « *Le plus difficile, c'est de ne pas haïr. Il faut absolument s'empêcher de haïr.* »

Joseph Malan raconte son destin épique et bouleversant. Nous sommes avec lui dans sa cellule de prison, où il attend son procès, puis la mort, et où il décide d'écrire, d'entrer en lui, dans ses souvenirs, pour fouiller, pour tenter de comprendre. Quelle fatalité héréditaire a lié son père, son arrière grand-père, son aïeul, et les générations d'avant ? Qu'est-ce qui dans son enfance, entre la découverte des mots, son goût pour l'interdit, sa curiosité naissante, va lui permettre de découvrir le théâtre ? Quelle intuition, quelle instabilité, quel manque entraîneront son retour au pays natal ?

Joseph Malan retourne vivre en Afrique du Sud et y crée une troupe de théâtre qui sillonne le pays : ce sont six acteurs et actrices qui racontent son épopée. Les registres de jeu varient en fonction des épisodes à raconter : tantôt incarnation de personnages, tantôt travail choral.

Le roman de Brink est extrêmement charnel. Le rythme du corps, ses impulsions, son langage sont souvent déterminants dans la compréhension de l'histoire et des enjeux. Avec Jean-Hugues Mirédin, chorégraphe, nous chercherons comment, par la danse et le mouvement, les destins et les situations aussi se racontent. Pour chacun des interprètes nous créerons une partition entre parole et mouvement : des rituels, des instants de saisissement, avec et au-delà du texte.

Une épopée, racontée, dansée, incarnée, menée tambour battant par une troupe : c'est sans doute dans une urgence maîtrisée et douce que nous pourrions faire apparaître la terrible envie de vivre d'un Joseph Malan, si proche de sa dernière nuit.

|| Nelson-Rafaell Madel

CYRANO

de **Edmond Rostand** || mise en scène **Lazare Herson-Macarel**

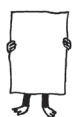
«**Qu'est-ce que le panache ?** Il n'est pas la grandeur mais quelque chose de voltigeant, d'excessif, qui s'ajoute à la grandeur. Le panache est la pudeur de l'héroïsme, comme un sourire par lequel on s'excuse d'être sublime» : on ne saurait mieux que Rostand lui-même qualifier l'esprit de cette «comédie héroïque en cinq actes et en vers» qui offre, sur un rythme enlevé, une succession de péripéties

où se joue le chassé-croisé des cœurs : Cyrano aime Roxane –hélas, sa laideur fait obstacle ; Roxane aime Christian –hélas, son manque d'esprit le rend incapable de séduire : alors notre héros, c'est son génie, sa grandeur d'âme, invente

un stratagème qui va favoriser l'union de Roxane et de Christian. Derniers feux du Romantisme avec son goût pour les

personnages grotesques et sublimes ; ancrage dans la culture populaire : mélodrame et récit de cape et d'épée ; alliance de démesure et de dérision, de comique et de pathétique, cette pièce de 1897 est un hommage à la scène, à la théâtralité –qui culmine dans la fameuse scène du

balcon. «Un peu frivole, un peu théâtral sans doute, le panache n'est qu'une grâce», poursuivait Rostand : celle que l'on reconnaît à Cyrano, duelliste, poète et philosophe qui sait mettre les jeux de l'esprit au service du cœur.



« Moi, c'est moralement que j'ai mes élégances... »

Edmond Rostand, *Cyrano*

15 novembre > 16 décembre 2018

avec Julien Campani, Philippe Canales en alternance avec Eric Herson-Macarel, Céline Chéenne, Eddie Chignara, Joseph Fourez, Salomé Gasselin, David Guez, Pierre-Louis Jozan, Morgane Nairaud, René Turquois, Gaëlle Voukissa || **équipe** scénographie Ingrid Pettigrew, costumes Alice Duchange assistée de Selma Delabrière, lumière Jérémie Papin assisté de Léa Maris, création musicale Salomé Gasselin et Pierre-Louis Jozan, maquillages Pauline Bry, régie générale Thomas Chrétien, collaboration artistique Philippe Canales, assistantat à la mise en scène Chloé Bonifay, administration Lola Lucas et Léonie Lenain || **production** Compagnie de la jeunesse aimable ; en coproduction avec le Théâtre Anne de Bretagne–Vannes, le Théâtre Jean Vilar–Suresnes, le Théâtre de la Coupe d'Or–Rochefort, le Théâtre Roger Barat–Herblay, le Théâtre André Malraux–Chevilly-Larue, Les Passerelles–Pontault-Combault, le Théâtre Montansier–Versailles ; avec l'aide à la création de la Région Île-de-France, la participation du Jeune Théâtre National et le soutien de l'Adami.



LAZARE HERSON-MACAREL

|| Dirige la compagnie de la jeunesse aimable.

|| Est l'auteur de plusieurs pièces de théâtre : *L'Enfant meurtrier* (aide à la création du CNT), qu'il met en scène au Théâtre de l'Odéon (Festival Impatience) en 2009 ; *Le Chat botté et Peau d'Ane* qu'il crée en partenariat avec les Instituts Français du Maroc en 2010. A adapté et mis en scène *Falstaffe* de Novarina qu'il crée au Festival d'Avignon en 2014.

|| Cofonde en 2009 le Festival du Nouveau Théâtre Populaire (NTP, Fontaine-Guérin, Maine-et-Loire) pour lequel il met en scène *Le Misanthrope* de Molière (2009), *Le Cid* de Corneille (2010), *Œdipe-Roi* de Sophocle (2015) et *La Paix* d'Aristophane (2016). Il y joue Tchekhov, Brecht, Shakespeare, Hugo, Büchner et Feydeau.

|| Acteur, il se forme dans la Classe Libre des Cours Florent sous la direction de Jean-Pierre Garnier et au Conservatoire National Supérieur d'Art dramatique dans la classe de Nada Strancar. A joué notamment avec : Nicolas Liautard *Amerika* de Kafka* ; Jean-Pierre Garnier *La Coupe et les lèvres* de Musset* ; et aussi Léo Cohen-Paperman, Olivier Py, John Malkovich, Cécile Arthus, Julie Bertin et Jade Herbulot... *spectacles présentés au Théâtre de la Tempête

Pourquoi Cyrano ?

Donner cette pièce, c'est toujours donner une fête populaire au véritable sens du terme, fête qui rassemble les gens les plus différents pour un festin de mots, d'intelligence, d'énergie vitale, de dépense improductive.

Ce texte est une expérience de jubilation pure, tant pour l'acteur que pour le spectateur – et cette jubilation propre au théâtre est un premier pas vers l'action.

La figure même de Cyrano nous inspire la liberté, l'insolence, l'insoumission, le désir d'insurrection pour un monde meilleur, le refus des compromissions, des paresse intellectuelles et des résignations – toutes choses dont notre société oublie petit à petit qu'elles sont possibles.

Cyrano est une grande pièce de troupe. Après une liste de quarante-cinq personnages, on peut lire sur la page de garde : « La foule, bourgeois, marquis, mousquetaires, tire-laine, pâtissiers, poètes, cadets, gascons, comédiens, violons, pages, enfants, soldats espagnols, spectateurs, spectatrices, précieuses, comédiennes, bourgeoises, religieuses, etc ». La profusion essentielle de la pièce commence là. Elle dit quelque chose du théâtre que nous voulons faire.

J'ai rencontré Eddie Chignara. Il est pour moi une incarnation du théâtre populaire, par son exigence, par sa joie communicative... par une certaine manière de faire confiance à l'intelligence du spectateur.

Je crois qu'il est possible de donner de la pièce une lecture politique radicale, profonde, sans concessions. Si *Cyrano* n'est qu'un conte pittoresque, folklorique, brillant et national, oublions-le. En revanche, nous pouvons rendre palpables pour le spectateur d'aujourd'hui l'héroïsme de Cyrano et la mélancolie de Rostand – l'héroïsme de Rostand et la mélancolie de Cyrano. Nous pouvons défendre grâce à *Cyrano* de grandes idées de théâtre : la nécessité de porter un masque pour dire la vérité, la valeur inestimable des mots comme musique et comme offrande, le désir de retrouver le paradis perdu, la vertu de la désobéissance.



Je rêve la mise en scène de *Cyrano* comme l'occasion de rendre Rostand à cet idéalisme essentiel qui dépasse de très loin les satisfactions poétiques, rhétoriques et militaires. Grâce à lui, aujourd'hui, nous pouvons défaire et détruire un malentendu majeur : le théâtre n'est pas un artifice – c'est le dernier refuge de la réalité.

|| Lazare Herson-Macarel

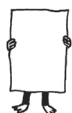
J'AI BIEN FAIT ?

texte et mise en scène **Pauline Sales**

Valentine, enseignante de 42 ans, vient de commettre un acte insensé : elle s'ouvre à son frère, un plasticien quelque peu désabusé. Confrontée à son mari, un biologiste moléculaire, provoquée par son ancienne élève qui vit de petits boulots, Valentine s'interroge sur sa responsabilité de femme, de mère, d'enseignante, de citoyenne... et entraîne ses interlocuteurs dans son questionnement. L'art, la science, les petits arrangements peuvent-ils répondre à son besoin de sens et de vérité ? La forêt obscure du mi-



lieu de la vie, l'instabilité du monde livrent à l'incertitude ceux qui entendent ne pas être seulement les serviteurs dociles d'un ordre abstrait. Pour briser le cercle du conformisme et de l'indifférence, Valentine a pris le risque d'un geste qui, seul peut-être, peut donner sens à sa vie. A-t-elle bien fait ? De même génération que son héroïne, Pauline Sales partage son aspiration au mieux «vivre-aimer-échanger-éduquer», et instille avec tact une distance réjouissante.



« Qu'est-ce que ça voudrait dire agir justement ? Être responsable de ses actes, penser en femme et en homme à peu près conscients des enjeux du monde ? »

16 novembre > 16 décembre 2018

texte édité aux Solitaires Intempestifs || **avec** Gauthier Baillot, Olivia Chatain, Anthony Poupard, Hélène Viviès || **équipe** scénographie Marc Lainé et Stéphan Zimmerli, son Fred Bühl, lumière Mickaël Pruneau, construction décor Les Ateliers du Préau, photographie Tristan Jeanne-Valès, administration Magali Dupin || **production** Le Préau CDN de Normandie-Vire ; en coproduction avec le Théâtre du Champ-au-Roy – Guingamp.



PAULINE SALES

|| Formation de comédienne à l'École du Théâtre National de Strasbourg.

|| Metteuse en scène et auteure d'une quinzaine de pièces éditées pour la plupart aux Solitaires Intempestifs et à l'Arche, mises en scène par Yves Beaunesne, Jean Bellorini, Johanny Bert, Jean-Claude Berutti, Marie-Pierre Bésanger, Richard Brunel, Pauline Bureau, Guy Pierre Couleau, Philippe Delaigue, Lukas Hemleb, Laurent Laffargue, Marc Lainé, Kheireddine Lardjam, Fabrice Melquiot, Arnaud Meunier...

|| Auteure associée pendant 7 ans à la Comédie de Valence – CDN Drôme-Ardèche sous la direction de Philippe Delaigue et Christophe Perton.

|| Codirige depuis 2009 avec Vincent Garanger Le Préau, Centre Dramatique National (nouveau label juillet 2017) de Normandie où ils mènent un travail de création, principalement axé sur la commande aux auteurs et metteurs en scène.

|| Fait partie de la Coopérative d'Écriture et est actuellement marraine de la promotion 28 de l'école supérieure d'art dramatique de la Comédie de Saint-Etienne.

|| Signe avec *J'ai bien fait ?* la seconde mise en scène d'un de ses propres textes après *En travaux*.

J'ai bien fait ?

Quel est le monde dans lequel nous vivons ? On n'a pas tout suivi, on n'a pas tout compris, on n'était pas vraiment d'accord, mais bon pas le choix, on se dit qu'on va quand même pas rester les bras ballants. On va s'en occuper. À notre échelle bien sûr, modeste. Ah oui, on a voté mais on s'est bien rendu compte que ça n'allait pas être suffisant. Nous aussi, on allait devoir agir et avec discernement, car chaque geste semble compter pour accélérer ou ralentir la catastrophe écologique humanitaire économique et on n'aimerait pas être tenu pour responsable. Alors on fait attention à tout, comment on s'habille, mange, travaille, aime, pour le faire bien, comme on aimerait que ce soit fait, et on n'y arrive pas toujours, non, c'est clair.

Alors, oui, voilà, le point de départ est le souci pour chacun des personnages de faire du mieux qu'il peut, ce qui empêche ou n'empêche pas des catastrophes en tout genre, des petites et des grandes, et quelques victoires. Il y a une professeure qui y a cru, qui y croit encore mais c'est pas facile, elle vieillit, ça n'aide pas, mais elle ne se déclare pas vaincue... Il y a un artiste plasticien, plus personne ne croit que l'art change le monde, lui non plus, enfin si... il y croit, disons que c'est par phases... Il y a cette fille entre vingt et trente ans, elle est à l'heure où les petits boulots pourraient finir par devenir des choix imposés... Il y a un mec bien, un biologiste moléculaire spécialiste de l'ADN ancien, il reste amoureux de sa femme alors qu'elle est en train de perdre goût à elle-même... Il y a ceux-là et tous ceux qu'ils côtoient, ces gens qui continuent de se former, ces gens qui passent d'un métier à l'autre, ces gens qui veulent changer de vie, tous ceux-là qui tentent de faire correspondre l'intérieur avec l'extérieur, des jeunes qui ne savent pas quoi faire de l'impuissance des vieux... des vieux qui se demandent s'ils vieillissent bien avec des enfants déjà grands...



Nous voulons faire un théâtre qui parle d'aujourd'hui à des gens d'aujourd'hui, avec le désir d'une interaction immédiate. Qu'on puisse tout de suite se dire : et moi, je ferais quoi, ça me ramène à quoi ? Un théâtre comme un outil immédiat de confrontation à soi-même.

|| Pauline Sales

LA CERISAIE de Anton Tchekhov

|| mise en scène **Nicolas Liautard** et **Magalie Nadaud**

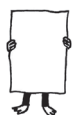
Propriété de l'aristocrate Lioubov Ranevskiaia, la Cerisaie –si vaste et si belle qu'elle était mentionnée dans l'Encyclopédie, si liée à l'histoire de la famille qu'elle semble en garder les souvenirs et les secrets– cette Cerisaie est sur le point d'être vendue pour dettes... Lopakhine, riche marchand et fils d'un moujik autrefois asservi au domaine, se dispose à l'acheter pour ensuite la découper en parcelles constructibles et les louer aux estivants. Tchekhov n'a vécu que six mois après la création de la pièce en 1904 : cette œuvre testamentaire signe la disparition d'un ordre et l'émergence d'une ère



nouvelle dont nul ne sait où elle mènera. Mais quel est son mystère ? Regrette-t-on ce qui disparaît ou déplore-t-on ce qui ad-

vient ? Malheur du présent ou futur du malheur ? Pièce sur le temps –ses cassures et ses lentes transformations, personnelles ou collectives– *La Cerisaie* se prête, génération après génération à de nouvelles approches et interprétations. Alors, une comédie *La Cerisaie* comme le voulait

Tchekhov ? Le génie de l'auteur tient plutôt à cette alliance constante de gravité et de dérision, d'amertume et de drôlerie. Nous portons tous en nous un domaine oublié.



« Tchekhov a constamment souhaité réduire le nombre des personnages afin que l'ensemble soit "plus intime". La parabole n'exige pas des masses. »

« Tchekhov pratique le regard de près. Point de flou, d'incertitude des contours... Tout est net. Cela garantit l'équilibre entre l'autonomie de chaque identité et la choralité "démocratique" des ensembles. » Georges Banu

10 janvier > 2 février 2019

texte français Nicolas Liautard || **avec** Moustafa Benaïbout, Thierry Bosc, Sarah Brannens, Jean-Yves Broustail, Emilien Diard-Detoeuf, Jade Fortineau, Nanou Garcia, Emel Hollocou, Marc Jeancourt, Fabrice Pierre, Célia Rosich et en alternance Christophe Battarel, Paul-Henri Harang, Nicolas Roncerel || **équipe** scénographie et lumières Nicolas Liautard et Magalie Nadaud, costumes Sara Bartesaghi Gallo assistée de Simona Grassano, collaboration technique, régie générale et lumière Muriel Sachs || **production** Robert de profil, compagnie conventionnée par le ministère de la Culture – Drac Ile-de-France et soutenue par le conseil départemental du Val-de-Marne ; en coproduction avec la Scène Watteau – Théâtre de Nogent-sur-Marne et le Théâtre Chevilly-Larue André Malraux.



**NICOLAS
LIAUTARD**

|| A mis en scène *Le Procès* de F. Kafka, *La République* de Platon, *La Folie*

du Jour de M. Blanchot, *Hyménée* de N. Gogol, *Ajax* de Sophocle, *Amerika* de F. Kafka*, *Pouvais-je te demander...* de C. Tarkos, *Le Nez* de N. Gogol, *L'Avare* et *Le Misanthrope* de Molière, *Blanche Neige*, *Zouc par Zouc* de H. Guibert, *Meine Bienen. Eine Schneise* de K. Händl musique d'A. Schett (au Festival de Salzburg), *Littlematchseller* d'après Andersen et J. Williamson, *Il faut toujours terminer qu'est-ce qu'on a commencé* d'après Moravia, *Scènes de la vie conjugale* et *Après la répétition** de I. Bergman, *Trahisons* de H. Pinter, *Balthazar* de N. Liautard. *spectacles présentés au Théâtre de la Tempête



**MAGALIE
NADAUD**

|| Formation à la Sorbonne Nouvelle Paris III (Études Théâtrales) et au

CFPTS (Régie lumière).

|| Codirige avec Nicolas Liautard la compagnie Robert de profil. Collaboratrice artistique sur les spectacles : *Blanche Neige*, *Littlematchseller*, *Il faut toujours terminer qu'est-ce qu'on a commencé*, *Scènes de la vie conjugale*, *Balthazar*, *Après la répétition*, *Trahison*.

|| Éclairagiste avec Fabrice Pierre (*Pièces en un acte* de Tchekhov) et le Spartacus Tofanelli Airlines (*Une brève histoire de Rouen*).

La Cerisaie

On pourrait dire du théâtre de Tchekhov qu'il n'est qu'une succession d'événements anecdotiques, minuscules ; qu'il relève d'une narration fragmentée dont on aurait du mal à percevoir clairement l'objet. Alors, d'où vient l'intérêt que nous portons à son œuvre, l'intérêt constant du public et des gens de théâtre ? On ne sait pas toujours expliquer cette fascination...

À y regarder de près, on s'aperçoit que les thématiques récurrentes chez Tchekhov font écho à nos préoccupations contemporaines : la famille, l'économie, l'éducation, l'écologie, la religion, la place des femmes. Tous ces indicateurs qui constituent l'identité (fût-elle provisoire) d'une société sont précisément aujourd'hui dans un état de crise sans précédent ; ils relèvent du champ politique : découlant les unes des autres, ces questions ne peuvent s'appréhender isolément. Le médecin Tchekhov devient anthropologue, et en bon scientifique, il essaie d'éviter les pièges d'une lecture idéologique du monde : il observe, il note, il rend compte du réel sans hiérarchie dans les faits. Il nous livre une matière première à laquelle l'acteur apporte son étincelle. La vie apparaît et le spectateur prend toute sa place, car c'est lui qui donne le sens en reliant les informations, devinant ce qui n'est pas dit, anticipant l'action, prenant la mesure des enjeux sociétaux... Assisté-t-il à un drame familial ? Une comédie champêtre ? Une pièce politique ? Un témoignage historique ? Une fantaisie ? Avec Tchekhov, peut-être plus qu'avec tout autre, c'est dans l'esprit et le cœur du spectateur qu'a lieu le théâtre.

|| Nicolas Liautard et Magalie Nadaud



SAMO A TRIBUTE TO BASQUIAT

de **Koffi Kwahulé** || mise en scène **Laëtitia Guédon**

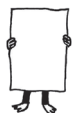
Symbole même du grand talent consumé en une vie trop brève – tel Jimmy Hendrix ou Janis Joplin – Jean-Michel Basquiat naît en 1960 à Brooklyn d'une mère portoricaine et d'un père haïtien. Adolescent en rupture, il se consacre à la musique et commence à taguer les murs de Manhattan de messages caustiques qu'il signe SAMO (SAME Old shit). Bientôt repéré par une galerie new-yorkaise, il se voit proposer un atelier : il est en 1982 le plus jeune artiste exposant à Dokumenta-Cassel, se lie d'amitié et collabore avec Andy Warhol



dont il rejoint la Factory. Ses tableaux se vendent cent mille dollars pièce... lorsqu'en 1987, il meurt d'overdose.

L'œuvre de Jean-Michel Basquiat se donne comme une critique acerbe de l'Amérique et de la position qu'y occupent les Noirs. Imprégné par la danse, traversé par la musique live du saxophone, ponctué d'inserts visuels, le texte de Koffi Kwahulé témoigne de la frénésie, de l'urgence de création qui

animaient ce météore dont la notoriété n'avait pas fermé les blessures intimes.



« Une goupille tombe comme une odeur âcre » || SAMO

« Quels symboles sont omniprésents ? A: Lee Harvey Oswald
B: Coca Cola... » || SAMO

« Des boxeurs comme Joe Louis, des sportifs comme Jesse Owens et des musiciens comme Charlie Parker et Miles Davis sont des références récurrentes dans le monde de héros et de martyrs noirs de Basquiat. Dès le début, Basquiat a placé le problème racial au centre de son art. »

11 janvier > 2 février 2019

avec Yohann Pisiou, Willy Pierre-Joseph, Blade MC Alimbaye et Nicolas Baudino || **équipe** musique Blade MC Alimbaye et Nicolas Baudino, chorégraphie Willy Pierre-Joseph, lumières David Pasquier, son Géraldine Dudouet, scénographie Emmanuel Mazé, vidéo Benoît Lahoz, administration Fabien Méallet, presse Olivier Saksik || **production** Compagnie 0,10 ; en coproduction avec La Comédie de Caen – Centre Dramatique National de Normandie, Le Théâtre des Quartiers d'Ivry – Centre Dramatique National du Val-de-Marne, La Loge (Paris), Tropiques Atrium – scène nationale de la Martinique, le Théâtre Victor Hugo – Bagneux / Vallée Sud Grand Paris ; avec le soutien du Fonds SACD Théâtre, de l'Adami, et d'Arcadi – organisme culturel régional d'Île-de-France. Ce texte est lauréat de la Commission nationale d'Aide à la création de textes dramatiques – Artcena.



LAËTITIA GUÉDON

|| **Formation** à l'École du Studio d'Asnières en tant que comédienne, puis au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris en mise en scène.

|| **Fonde en 2006 la Compagnie 0,10** et anime depuis 2009 le Festival au Féminin à Paris.

|| **Dirige** depuis fin 2016 Les Plateaux sauvages, fabrique culturelle et lieu de transmission artistique.

|| **A notamment mis en scène** *Bintou* de Koffi Kwahulé (en 2009 à Avignon lauréat du Prix de la Presse) ; *Le Laboratoire Chorégraphique de Rupture Contemporaine des Gens* (en 2010 au Fracas/CDN de Montluçon, lauréat du Prix Paris Jeunes Talents de la Mairie de Paris) ; *Le Médecin malgré lui* (au Théâtre du Gymnase – Paris) ; *Trois Pommes d'or* (au CRR d'Aubervilliers) ; *Troyennes – Les morts se moquent des beaux enterrements* d'après Euripide (en 2014 au Théâtre 13).

|| **Joue au théâtre** sous la direction de Serge Tranvouez *Un dimanche au cachot* d'après P. Chamoiseau.

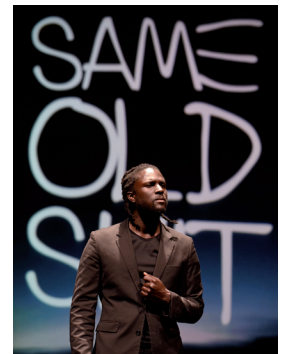
|| **Artiste associée** depuis 2015 à La Comédie de Caen / CDN de Normandie, où elle créera en 2016 *SAMO*, en complicité avec l'auteur Koffi Kwahulé.

|| **Pour la transmission artistique**, intervient depuis 5 ans au Théâtre de la Commune–CDN d'Aubervilliers pour des ateliers en milieu scolaire et accompagne les créations de la compagnie d'un projet pédagogique complet. C'est le cas pour *SAMO*, avec la proposition du projet de transmission artistique "Signal Ethique" qui convoque l'art dramatique, la scénographie urbaine et l'écriture contemporaine.

SAMO, a tribute to Basquiat

Mon histoire avec SAMO commence au début des années 80... L'Amérique est en pleine crise économique. Basquiat et ses acolytes Al Diaz et Shannon Dawson créent avec «SAMO» (diminutif de «Same Old Shit»), les prémices du graffiti et d'une appropriation urbaine de l'art. Basquiat est le moteur principal de ce projet, et traduit son observation sensible du monde par des messages lapidaires inscrits, tagués, sur les édifices de l'environnement urbain new-yorkais. Ces messages sont déjà, avant ses toiles, des actes poétiques et politiques. La suite, on la connaît... la rencontre avec Warhol, la vitalité désespérée qui le conduit à cette production boulimique de tableaux, le succès, les trop nombreuses drogues, et son entrée dans le funeste Club 27.

Ce qui m'intéresse, c'est l'avant, la période d'errance... ce moment où le très jeune homme au regard timide lance un mouvement artistique sans le savoir ; ce moment où un très jeune homme égrène sur les murs de la cité une trace de sa pensée, de son regard critique et dont on ne retrouvera que peu de choses en comparaison de l'immense œuvre qu'il laissera derrière lui.



Mon projet SAMO, avec le théâtre, devient une enquête pour savoir comment les mots de Koffi Kwahulé mettront un coup de poignard dans le silence du mur immaculé prêt à être peint ; comment les torsions du corps du danseur Willy Pierre-Joseph viendront prendre acte physique du jeune Basquiat errant de longues



heures pour trouver le bon spot, la bonne place, le bon message ; comment l'univers beat box et musical de Blade MC Alimbaye viendra lapider le ghetto blaster d'époque crachant les prémices du hip hop de rue ; comment Yohann Pisiou, comédien aux traits étrangement semblables à ceux du peintre, sait que «Samo is not dead».

Une enquête avec le public pour se dire : «Que laissons-nous comme trace pour nous raconter et raconter ce monde?»

|| Laëtitia Guédon

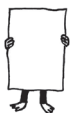
À VUE

Roser Montlló Guberna et Brigitte Seth mise en scène
et chorégraphie || texte **Jean-Luc A. d'Asciano**

«Elles se complètent, comme on dit. S'accordent pour mieux se désaccorder, et faire jaillir de leur duo des harmonies dissonantes mais tellement stimulantes dans leur absolue fantaisie.» L'univers scénique de Brigitte Seth et Roser Montlló Guberna –metteuses en scène, chorégraphes et interprètes – allie audace, humour et gai désespoir: les mots glissent de l'espagnol au français, créent le mouvement, la parole ne se construit pas sans gestes. Elles posent cette fois la question du genre, mais aussi plus largement celle de l'identité, ou plutôt des identités multiples qui composent chaque



individu. Je ne suis pas seulement femme ou homme, noir ou blanc, jeune ou vieux, coupable ou victime... Je ne suis pas non plus ce à quoi je ressemble. *À vue* est une tentative pour échapper aux appartenances prescrites et dire non à la tyrannie des apparences. Se transformer, changer d'identité, de corps. Du masculin au féminin et vice versa. Bouleverser les perceptions visuelles, les perceptions du sens. Chambouler les repères traditionnels, les relations entre les êtres et voir ce qui se passe... Qu'est-ce qui se dérègle? Qu'est-ce qui se révèle? Qu'est-ce qui s'invente?



« Nous parlons plusieurs langues et développons plusieurs techniques (danse / théâtre / musique)... Ce sont des moyens d'expression que nous utilisons sans hiérarchie; nos cultures coexistent et ces différents langages entrent en complémentarité. »

12 > 23 février 2019

avec Sylvain Dufour, Roser Montlló Guberna, Brigitte Seth || **équipe** mise en scène et chorégraphie Roser Montlló Guberna, Brigitte Seth, assistante à la mise en scène Jessica Fouché, scénographie Emmanuelle Bischoff, lumières Guillaume Tesson, musique et vidéo Hugues Laniesse, perruques Sylvain Dufour, costumes Sylvette Dequest, administration Véronique Felenbok, diffusion Carol Ghionda, presse Olivier Saksik || **production** compagnie Toujours après minuit, soutenue par le Ministère de la Culture - Drac Île-de-France et le Conseil Départemental du Val-de-Marne; en coproduction avec le CCN de Tours/direction Thomas Lebrun, les Subsistances-Lyon, le Théâtre Gérard Philipe-Champigny; en résidence de création à l'Usine Hollander/Cie la Rumeur-Choisy-le-Roi; avec l'aide à la création de l'Adami.

LA COMPAGNIE TOUJOURS APRÈS MINUIT

|| Depuis sa naissance en 1997 la compagnie Toujours après minuit a réalisé de nombreux spectacles :

El Como Quieres (1997), *Personne ne dort* (1998), *Suite pour quatre* (2000), *L'Entrevue* (2001), *Rosaura* (2002), *Revue et corrigée, es menschelt...* (2004), *Epilogos, confessions sans importance* (2004), *Je te tue, tu me tues, le premier de nous tous qui rira...* (2006), *Récitatifs toxiques* (2007), *Galeria* (2008), *À la renverse* (2008), *Genre oblique* (2010), *Avant-propos, un récit dansé* (2011), *Change or die* (2013), *Coûte que coûte* (2014), *Esmérate ! fais de ton mieux !* (2015), *Le Bruit des livres* (2016), *Sisters* (2016), *Visites décalées à Chaillot* (2017)...

|| Roser Montlló Guberna et Brigitte Seth, les deux metteuses en scène, sont également sollicitées pour réaliser des chorégraphies et des mises en scène d'opéras. De 1999 à 2000, elles collaborent à la trilogie Monteverdi sous la direction musicale de Jean-Claude Malgoire ; en 2001, elles chorégraphient *Madeleine aux pieds du Christ* d'Antonio Caldara à l'Abbatiale au festival de la Chaise-Dieu, direction musicale de Arie Van Beck. En mai 2007, sous la direction musicale de Jean-Claude Malgoire, elles créent la mise en scène et la chorégraphie de *Orfeo Ed Euridice* de Gluck.

|| La compagnie Toujours après minuit réalise de nombreuses performances, regroupées sous le nom générique de *Luna i Lotra Performing* hors les murs : à domicile, maisons de quartier, bibliothèques, médiathèques...

À vue

Sachant danser, parler en dansant, jouer la comédie, en français, catalan et castillan, Roser Montlló Guberna et Brigitte Seth ont fondé leur compagnie «Toujours après Minuit» en 1998 «parce que c'est après minuit que tout se passe, la vraie vie, la liberté, la possibilité d'être soi». Depuis *El como quieres* (1997), elles imposent une langue originale, transfrontalière en quelque sorte, où mots, sons, gestes et musiques s'imbriquent au gré d'associations d'idées pas aussi farfelues qu'elles en donnent l'air. Comment rendre compte de l'épaisseur de notre vie mentale sinon en accumulant les approches de soi ?

|| Rosita Boisseau *Panorama de la danse contemporaine*

Notre recherche repose sur la dissociation, par conséquent le mélange de plusieurs éléments est indispensable. Ce travail profond, éprouvant parfois, est au service d'un «mieux dire utopique». Nous favorisons la quête du sens par l'imbrication, l'accumulation, la complémentarité de langages différents et un mode adressé, ouvert, qui requiert la participation du spectateur.

Avec le spectacle *À vue*, nous signons une recherche sur le passage d'un état à un autre et questionnons la complexité de l'identité en faisant apparaître, dans ces entre-deux, des êtres hybrides. En amont du texte, nous avons longuement questionné notre rapport à l'identité, à l'apparence physique, celle que l'on a, celle que l'on nous donne, celle que l'on se fabrique... Selon cette apparence comment sommes-nous perçus par les autres, avons-nous la même crédibilité ? Qu'en est-il du désir ? Du pouvoir ?



Le corps, au centre de ce langage, ne s'inscrit pas dans la recherche du mouvement mais dans l'expression exacerbée d'un état, d'une situation. Il s'agit d'un corps parlant, émouvant, criant, non anecdotique car non inscrit dans une narration, une histoire racontée de manière linéaire. Ce travail de présence se concentre sur l'endroit du passage, de la liaison, de l'échappée qui permet au corps de trouver le mode d'expression intrinsèquement lié à son état, de passer du texte à la danse et de nourrir la création de ce langage. La dramaturgie qui s'élabore ici est celle de la transformation, complexe, plurielle donc. Elle n'entend pas seulement juxtaposer les disciplines mais les croiser, les fondre afin de donner naissance à un langage métissé, propre à l'expression de ce qui est hybride.

|| Roser Montlló Guberna et Brigitte Seth

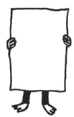
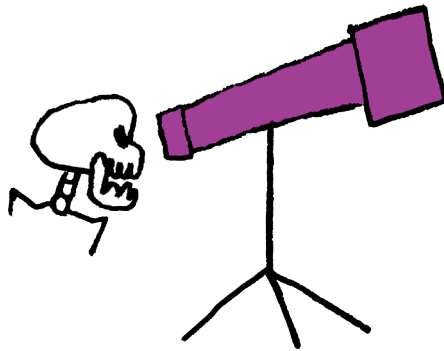
LA VIE EST UN SONGE

de **Calderón de la Barca** || mise en scène **Clément Poirée**

Sigismond, prince héritier de Pologne, vit au secret dans une tour depuis que le roi Basile a lu dans les astres que son fils livrerait le royaume à la violence. Au terme de son règne, Basile veut donner une chance à son fils en le soumettant à une épreuve : on transporte Sigismond endormi à la cour. Saura-t-il se comporter en prince ? Ce n'est

qu'au terme d'un parcours riche en péripéties que Sigismond se montrera digne de porter la couronne, et c'est l'amour,

sous les traits de Rosaura, sa jumelle en infortune, qui sera le grand agent de la métamorphose. Les thèmes croisés du rêve et de l'illusion, de la fatalité et de la liberté confèrent à cette pièce une portée universelle.



« Calderón, l'étoffe du rêve. Clément Poirée met en scène avec intelligence *La Vie est un songe* et dirige huit comédiens très inspirés dans un décor de pénombre signé Erwan Creff. » || **Le Figaroscope**

« L'ambiance créée est envoûtante. Et Clément Poirée a su y ajouter une dimension burlesque. Qui rend paradoxalement la pièce plus sauvage. La présence généreuse et puissante de Makita Samba élargit constamment le propos. L'idée est belle. » || **Télérama**

« Clément Poirée, signe une adaptation étincelante de *La Vie est un songe* de Calderón. Tour à tour onirique, burlesque, tragique et épique, le spectacle passe à la vitesse d'un rêve éveillé. » || **Les Échos**

« La mise en scène de Clément Poirée offre du très grand théâtre. On sort de ce «songe» ensorcelé et ravi. » || **AFP**

« Clément Poirée propose une approche lumineuse du conte noir de Pedro Calderón de la Barca. Il occupe la totalité de la grande scène du théâtre, recouverte pour la circonstance d'une épaisse couche de neige... » || **L'Humanité**

« Poirée nous captive, nous perd, nous lâche, nous récupère avec ses interprètes géniaux malgré un texte relativement complexe. Les afflications de ces personnages, leurs espoirs, les intrigues nous parviennent au cœur, nous font frémir, et nous interrogent sur la nature humaine dans son théâtre du quotidien. Le texte coule comme de source, emporte nos résistances et nous entraîne. Se laisser porter... surtout. » || **Théâtral magazine**



**PRODUCTION
THÉÂTRE
DE LA TEMPÊTE**

14 > 23 février 2019

texte français Céline Zins (éditions Gallimard) || **avec** John Arnold, Louise Coldefy, Thibaut Corrion, Pierre Duprat, Laurent Ménoret, Morgane Nairaud, Makita Samba, Henri de Vasselot || **équipe** scénographie Erwan Creff, lumières Kévin Briard assisté de Nolwenn Delcamp-Risse, costumes et masques Hanna Sjodin assistée de Camille Lamy, musiques et son Stéphanie Gibert, photo Michael Bennoun, maquillages et coiffures Pauline Bry, collaboration artistique Margaux Eskenazi, régie générale Farid Laroussi, administration Marie-Noëlle Boyer, Guillaume Moog et Aurélien Piffaretti || **production** Théâtre de la Tempête, subventionné par le ministère de la Culture, la Ville de Paris et la Région Île-de-France ; en coproduction avec la Scène conventionnée Théâtre et Théâtre Musical Figeac/Saint-Céré—Festival de Figeac ; avec la participation artistique du Jeune Théâtre National et le soutien de l'Adami (captation vidéo).



CLÉMENT POIRÉE

|| Directeur du Théâtre de la Tempête à la Cartoucherie depuis 2017.

|| A mis en scène : *Kroum, l'Éc-toplasme* de H. Levin * (2004) ; *Meurtre* de H. Levin * (2005) ; *Dans la jungle des villes* de B. Brecht * (2009) ; *Beau-coup de bruit pour rien* de W. Shakespeare * (création 2011, puis festival international Globe to Globe à Londres en 2012 et tournée en 2013) ; *Moscou, la rouge* de C. Thibaut (festival de Grignan – 2011) ; *Homme pour homme* de B. Brecht * (création à l'Espace des Arts en 2013) ; *La Nuit des Rois* de W. Shakespeare * (création au Théâtre des Quartiers d'Ivry en 2014, tournées en 2015-16, 2016-17 et 2017-18) ; *Vie et mort de H* de H. Levin * ; *La Baye* de Ph. Adrien * ; *La Vie est un songe* de Calderón * (création en 2017, reprise et tournée en 2018-19)... * **spectacles présentés au Théâtre de la Tempête**

|| En tant que pédagogue, il a assisté Philippe Adrien au Conservatoire national (CNSAD) en 2000-2001 et dirige depuis 2015 des stages de formation pour artistes professionnels.

La Vie est un songe

La Vie est un songe est un conte métaphysique. Trois journées, trois métamorphoses de l'esprit qui conduisent de la soumission à la révolte ; du triomphe des pulsions au renoncement à la jouissance. Trois journées pour découvrir une éthique de responsabilité, pour que l'enfant sacrifié devienne un enfant sacrifiant à la civilisation ses propres désirs et ainsi rétablisse le lien de filiation rompu par un père défaillant.

La Vie est un songe est une fable politique. Ce qui est perçu comme vrai : «cet enfant sera un sauvageon», est vrai dans ses conséquences. À vouloir se prémunir de la violence du monde on crée l'enfermement et la suspicion. Un enfant qui cristallise craintes et reproches en conçoit un tel ressentiment qu'il développe les comportements auxquels, d'une certaine manière, on l'a condamné. Traité comme un animal il devient un animal.

La Vie est un songe retrace une grande aventure psychique. Sigismond –tout comme Calderón lui-même qui dans un élan de colère a, dit-on, tué un homme– est submergé par la rage, par ses désirs, par ses pulsions. Il vit dans la soumission à l'instinct, jusqu'au meurtre, frôlant le viol et le parricide. Calderón entoure Sigismond de personnages menés par leur aveuglement : Rosaura aveuglée par l'honneur, Basile par la connaissance, Clothalde par la loyauté, Astolphe par la gloire... Autant de maladies de l'âme. Lui aura les yeux dessillés par le doute.

La Vie est un songe est un poème vertigineux par son ambition de traiter du monde, de la filiation, des pulsions, des impératifs moraux, de nos défaillances et de nos triomphes sur nous-mêmes. Ce qui fascine ici, c'est de découvrir une pièce entièrement écrite de manière subjective, impressionniste ; on perçoit le monde par les yeux effarés de Sigismond et de Rosaura.

C'est une pièce monstre en cela qu'elle échappe en grande partie aux règles de l'écriture dramatique. Comment trouver sa vérité concrète ? Notre réponse ne passera certainement pas par une tentative de réorganisation rationnelle. Nous nous risquons à l'immersion dans ce monde de visions. J'aimerais conduire les spectateurs à l'intérieur de ces impressions, dans une théâtralité comme en apesanteur, faite d'apparitions, de variations des focales, de métamorphoses, d'élans lyriques démesurés, de bruit et de fureur.

|| Clément Poirée



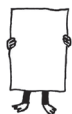
YSTERIA

texte et mise en scène **Gérard Watkins**

Vieille affaire que celle de l'hystérie : du trouble ovarien selon Platon aux sorcières face à leurs inquisiteurs du Moyen Âge, jusqu'aux grandes leçons de Charcot à la Salpêtrière et aux *Études sur l'hystérie* de Freud et Breuer en 1895, cette affection – réputée féminine – fait énigme et a, de tout temps, constitué un défi au savoir – traditionnellement masculin – qu'il soit religieux, juridique ou médical. Mais qu'entend-on par ce terme ? Des atteintes corporelles (soudaine cécité, paralysie...), des troubles de l'humeur (rires, pleurs), de la mémoire, de la parole (aphasie, volubilité), convulsions, histrionisme... Aucun symptôme ne peut être dit typique. Toutefois Freud l'a posé définitivement : « l'hystérique souffre de rémi-



niscences». Mais aussi, l'hystérie instaure un mode de relation qui, par l'esquive ou la provocation, bouleverse le confort des savoirs, conteste l'ordre des familles et des services. «Moyen suprême d'expression» selon André Breton, l'hystérie, engageant le corps, rend manifeste qu'il y a lieu sans cesse de créer, d'inventer, de désirer : elle est un «bastion de résistance au bonheur masculin... en langage poétique». Dans l'esprit de recherche et d'écriture des *Scènes de violences conjugales*, Gérard Watkins propose une «étude» qui à la fois parcourt les conceptions passées et aborde la question des formes que prend aujourd'hui l'hystérie.



«L'hystérie est parmi nous... Non que l'on puisse désigner comme hystérique telle ou telle personne, mais il y a en nous, en chacun de nous, un morceau d'hystérie, une parcelle, une pépite, comme vous voudrez...»

21 mars > 14 avril 2019

avec Julie Denisse, David Gouhier, Malo Martin, Clémentine Menard, Yitu Tchang || **équipe** scénographie Gérard Watkins, lumières Anne Vaglio, son François Vatin, administration Virginie Hammel – Le petit bureau || **production** (en cours) Perdita ensemble, compagnie conventionnée par le Ministère de la Culture – Drac Île-de-France ; en coproduction Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine ; avec l'aide du FIJAD (Fonds d'insertion pour jeunes artistes dramatiques) – Drac et Région PACA.



GÉRARD WATKINS

|| Acteur, auteur, metteur en scène et musicien, il a notamment travaillé au théâtre avec Véronique Bellegarde, Julie Beres, Jean-Claude Buchard, Elizabeth Chailloux, Michel Didym, André Engel, Frédéric Fisbach, Marc François, Daniel Jeanneteau, Philippe Lanton, Jean-Louis Martinelli, Lars Noren, Claude Régy, Yann Ritsema, Bernard Sobel, Viviane Theophilides, Guillaume Vincent, Jean-Pierre Vincent ; au cinéma avec Julie Lopez Curval, Jérôme Salle, Yann Samuel, Julian Schnabel, Hugo Santiago, Peter Watkins, Alice Winocour... Il a obtenu du syndicat de la critique le prix du meilleur comédien 2017.

|| Depuis 1994 avec le *Perdita Ensemble*, il met en scène tout ses textes : *La Capitale secrète*, *Suivez-moi*, *Dans la Forêt lointaine*, *Idône*, *La Tour*, *Identité*, *Lost (Replay)*, *Je ne me souviens plus très bien*, *Scènes de Violences Conjugales ** (nomination Meilleur auteur francophone vivant en 2017), *Apocalypse selon Stavros*.

* spectacle présenté au Théâtre de la Tempête

|| Lauréat de la Fondation Beaumarchais et de la Villa Medici Hors-les-Murs, et du Grand Prix de Littérature Dramatique (2010).

|| Intervenant à l'Eracm (École régionale d'Acteurs de Cannes et Marseille).

Ystéria

Quelque part, de nos jours, dans ce qui serait une sorte d'installation médicale – avec canapé rouge, allée centrale et podium, une petite salle d'attente, un tableau avec des feutres – trois médecins-psychiatres, tentent de percer le mystère de deux de leurs patients atteints d'hystérie de conversion.

Les démonstrations publiques d'hystérie orchestrées par Charcot à la Salpêtrière ont été l'événement médical et artistique le plus marquant de la fin du 19^e siècle. Elles ont servi de socle à l'invention de la psychanalyse, mais ont aussi fasciné les artistes, qui leur ont voué un véritable culte : comme si l'hystérie constituait en elle-même et pour elle-même une expression artistique achevée.

Ysteria en propose une version moderne – sorte de transposition des fameuses « leçons du mardi » de la Salpêtrière –, et tente de l'adapter à notre temps. Dans un aller-retour entre représentations traditionnelles de l'hystérie et des séances actuelles – privées ou publiques –, les médecins peuvent confronter leurs interprétations et leurs méthodes. Nos deux héros-sujets-cobayes sont des jeunes de 20 ans. Ils connaissent des difficultés, physiques ou mentales, à s'adapter au monde des adultes, dans l'ordre du travail ou de la sexualité. Chaque cas va prendre la forme d'une nouvelle, d'une tranche de vie arrachée au tumulte du monde moderne. Et si cette « affection » est une forme de langage du corps, elle est aussi le langage étouffé d'une société, de ses malaises, et de ses non-dits. Il y aura un cadre sérieux et scientifique à leurs évaluations, mais le « phénomène vampirisant et caméléon » de l'hystérie prendra peu à peu le dessus.

À mi-chemin entre le thriller et la conférence médicale, entre le fantastique et le réel, *Ysteria* basculera de point de vue en point de vue, et fera résonner en nous avec empathie la quête de ces chercheurs, et la troublante réalité de leurs sujets. Le spectacle tentera aussi de balayer les préjugés et les a priori sexistes qui n'ont cessé d'exister sur cette affection, en la plaçant dans le contexte de sa passionnante évolution historique, mais aussi en nous faisant comprendre ce qu'elle a à nous enseigner sur le trouble, la dualité du genre et de la sexualité.



|| Gérard Watkins

SAINT-FÉLIX

texte et mise en scène **Elise Chatauret**

Comment raconter un monde qui disparaît ? Comment évoquer scéniquement des paysages, mais surtout comment rendre compte des formes de vie – croyances, traditions, inquiétudes – des quelque trente habitants d'un hameau français, Saint-Félix ? Elise Chatauret et son équipe ont commencé par une enquête de territoire : recueil de données, consultation d'archives, et bien sûr, série d'entretiens. L'écriture scénique s'élabore ensuite par montage, mais aussi par invention ou développement de situations induites par l'enquête : se constitue ainsi une galerie de portraits – le Maire,



l'Américain, les différents profils d'agriculteurs, les marginaux... qui permet de mettre au jour des thématiques parfois conflictuelles : l'identité, le racisme, les modes de production agricole... Mais il y a théâtre parce qu'il y a transposition : l'espace scénique se compose à mesure en un véritable diorama ; les personnes deviennent personnages ; et le recours à la marionnette, en jouant sur les échelles, favorise le passage du cas particulier au plan général. Si loin, si proche, ce hameau de Saint-Félix, à mi-chemin du rêve et de la réalité...



« Le regard prolongé et accueillant qui est nécessaire pour s'imprégner de la nécessité singulière de chaque témoignage, et que l'on réserve en général aux grands textes littéraires ou philosophiques, on peut aussi l'accorder aux récits ordinaires d'aventures ordinaires. Il faut, comme l'enseignait Flaubert, apprendre à porter sur Yvetot le regard qu'on accorde si volontiers

à Constantinople... » Pierre Bourdieu

26 mars > 14 avril 2019

avec Justine Bachelet, Solenne Keravis, Emmanuel Matte, Charles Zévaco || **équipe** dramaturgie et collaboration artistique Thomas Pondevie, création sonore Lucas Lelièvre, scénographie et costumes Charles Chauvet, marionnettes Lou Simon, lumières Marie-Hélène Pinon, administration Marie Ben Bachir || **production** Compagnie Babel–Elise Chatauret ; en coproduction avec la Mc2–Grenoble, le Festival théâtral du Val d'Oise, le POC–Alfortville ; avec le soutien du Ministère de la Culture–Drac Île-de-France, du Centquatre–Paris et de Théâtre Ouvert ; avec la participation artistique du Jeune théâtre national. La Compagnie Babel est en résidence artistique au Théâtre Roger Barat d'Herblay avec le soutien de la Ville d'Herblay, de la Drac Île-de-France, du Conseil général du Val d'Oise et du Festival du Val d'Oise ; action financée par la Région Île-de-France au titre de la permanence artistique et culturelle.



ELISE CHATAURET

|| Formation en jeu à l'école Claude Mathieu et Jacques Lecoq entre 2002 et 2005 puis en mise en scène de 2012 à 2015 au Conservatoire national supérieur d'Art dramatique.

|| Crée en 2008 la compagnie Babel, ancrée en Seine-Saint-Denis et associée depuis 2016 au Collectif 12 à Mantes-la-Jolie. Depuis la création de la compagnie, Elise Chatauret mène de nombreuses actions de transmission et de pédagogie.

|| Ecrit et met en scène ses spectacles à partir de confrontations brutes avec le réel (entretiens, immersion, observation), notamment *Ce qui demeure* (création 2016, actuellement en tournée en Ile-de-France pour une trentaine de dates) et *Saint-Félix*.

Saint-Félix

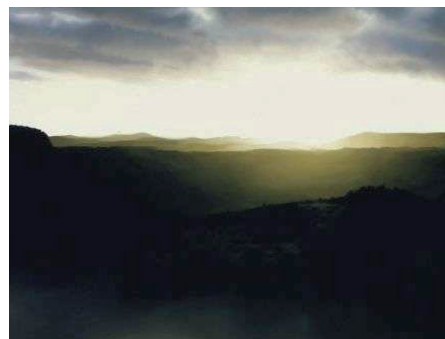
J'ai découvert Saint-Félix en me promenant en France. Je rêvais d'un lieu isolé, éloigné d'une grande ville, portée par l'intuition qu'un monde, là en France, était en train de s'éteindre doucement. Le monde rural et agricole. Une certaine idée de la nature.

Je travaille comme une réalisatrice de films documentaires : je choisis un sujet et j'enquête. Je mène des séries d'entretiens. L'écriture scénique s'élabore à partir de cette matière documentaire que j'ai recueillie (fichiers audio, photos, textes, archives) et que je traduis pour la scène (réécriture, montage, ajouts de textes, improvisations...).

Peu à peu, l'écriture s'émancipe des entretiens pour questionner le potentiel théâtral des matériaux et œuvrer à une forme de porosité entre document et fiction. Les entretiens bruts ne disparaissent jamais, ils refont surface en périphérie, ressurgissent et nourrissent une recherche active sur le récit et la parole rapportée. Les acteurs se font passeurs, de l'origine documentaire de la parole au présent du plateau.

L'écriture de *Saint-Félix* part d'une enquête sur un territoire : nous choisissons de porter et de transposer à la scène un hameau français. Notre hypothèse est que l'enquête à l'échelle de cette localité minimum racontera par analogie un certain état de la France et dira quelque chose de notre organisation collective.

Les lieux sont transposés de manière non réaliste. Nous travaillons, à tous points de vue, sur la «représentation» de Saint-Félix, c'est-à-dire aussi, en un certain sens, sur sa délocalisation : partout en France et dans l'imaginaire des spectateurs.



Les personnes rencontrées, devenues personnages dans le geste de mise en scène, demandent également un retraitement : certaines figures sont couplées, de nouveaux personnages émergent. L'utilisation de la marionnette est l'instrument, dans le spectacle, d'un pas de côté et d'une déréalisation radicale...

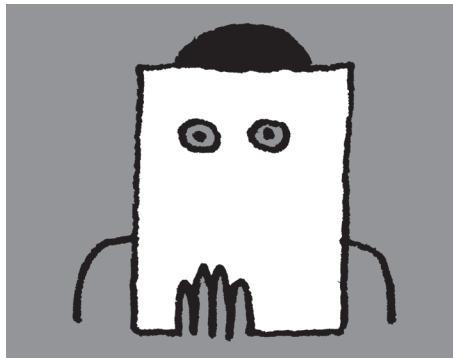
Quatre acteurs se partagent les voix recueillies. Nous gardons des entretiens et des gens rencontrés ce qui fait figure et invite à la reconnaissance. Un travail se met en place entre le singulier et l'universel, le petit et le grand. Nous quêtions aussi, dans chacune des rencontres, ce qui nous invite à aller vers la fiction, vers le conte. La réalité est une source infinie d'inspiration pour l'imaginaire, elle le dépasse parfois, le nourrit toujours.

|| Elise Chatauret

LE PAS DE BÊME

écriture collective || mise en scène **Adrien Béal**

« **Le réfractaire n'est pas le rebelle.** Il ne vient pas s'opposer au réel ou à l'ordre social... C'est l'empêcheur de danser en rond. » Autour de cette figure du réfractaire – telle qu'ici définie par Michel Vinaver – s'est construit, en écriture dite de plateau, un spectacle singulier. Bême est un adolescent intégré, adapté, bien entouré, bon élève ; seulement voilà : il rend copie blanche à chaque devoir sur table. Cette « objection » crée une effraction, une déflagration, en lui et autour de



lui, chez ses amis, dans sa famille. L'opacité de sa conduite ébranle l'ordre établi. Dans un dispositif quadri-frontal, les comédiens passent d'un personnage à l'autre, font valoir la multiplicité des points de vue... jusqu'au vertige. En ne répondant pas à l'attente, Bême trace une ligne de fuite, pousse un cri silencieux contre les puissances d'asservissement. Il rejoint les nomades de l'esprit qui, tel *L'Idiot* de Dostoïevski ou le *Bartleby* de Melville, défient logique et psychologie.



« Le spectacle ne raconte pas une histoire, il met en scène une question. La creuse, et à force de creuser, tombe sur une autre question. Une vis sans fin. Le spectateur assiste à un intense moment de théâtre qui questionne le monde à travers un prisme qui nous concerne tous. Il repart riche de quelques points d'interrogation. »

|| Jean-Pierre Thibaudat, *Médiapart*

« Le poète est la partie de l'homme réfractaire aux projets calculés. » || René Char

7 > 26 mai 2019

écriture et interprétation Olivier Constant, Charlotte Gorman, Etienne Parc (et Pierrick Plathier à la création) || **équipe** lumières Jérémie Papin, administration Fanny Descazeaux || **production** La Compagnie Théâtre Déplié, associée au Théâtre Dijon Bourgogne, CDN et au T2G – Théâtre de Gennevilliers, conventionnée par le Ministère de la Culture – Drac Île-de-France ; avec le soutien du collectif 360, du Théâtre de Vanves, de La Loge – Paris, de Lilas en scène, de l'Echangeur – Bagnolet, de La Colline – théâtre national, de l'Atelier du Plateau ; avec l'aide d'Arcadi Île-de-France, dans le cadre des Plateaux solidaires.



ADRIEN BÉAL

|| **Formation** théâtrale à l'université Paris III et au cours de différents stages en jeu ou en mise en scène, notamment à la Colline-Théâtre National.

|| **A mis en scène ou en espace** *Il est trop tôt pour prendre des décisions définitives* écriture collective (en 2011), *Visite au père* de Roland Schimmelpfennig (en 2013), *Les Voisins* de Michel Vinaver (en 2014 dans le cadre d'Un festival à Villeréal), *Récits des événements futurs* écriture collective (en 2015), *Les Batteurs* (en 2017) ainsi que des textes de Guillermo Pisani, Oriza Hirata et Henrik Ibsen. *Perdu connaissance* sera créé à l'automne 2018.

|| **Travaille en collaboration** sur des spectacles de Julien Fisera, Guillermo Pisani, Juliette Roudet, Guillaume Lévêque, Damien Caille-Perret, Stéphane Braunschweig. Récemment, il a collaboré à la mise en scène du *Système pour devenir invisible*, pièce écrite et mise en scène par Guillermo Pisani, et a accompagné le groupe Feu! Chatterton dans la mise en scène de la tournée de son premier album.

Le Pas de Bême

L'envie de départ a été de travailler sur la figure de l'objecteur, telle qu'elle est donnée à voir dans toute l'œuvre de Michel Vinaver et particulièrement dans son roman *L'Objecteur*. Ce texte date de 1951 et raconte le cas d'un jeune militaire, Julien Bême, qui un jour, lors d'un exercice, s'assoit simplement et pose son fusil au sol. Il refuse d'obéir mais n'associe à son geste aucune revendication ou aucun discours. Ce geste n'est pas prémédité, peut-être même pas voulu. Simplement, il a lieu. Le roman raconte la perturbation causée par cet événement, chez son auteur et dans son entourage, à tous les niveaux de la société dans laquelle il vit. Cette attitude n'est pas l'objection de conscience, elle est autre chose qu'une rébellion, et témoigne d'une opacité, d'une incapacité à obéir. Liée à l'intégrité physique, elle produit un point de contact électrique entre l'intime et le politique.



Notre projet a été d'imaginer notre propre histoire, notre «Bême»... Dans quel contexte pourrait se nicher un geste de résistance qui, marqué par son absence de conscience, de préméditation et d'élaboration, ferait trembler un certain ordre établi ?

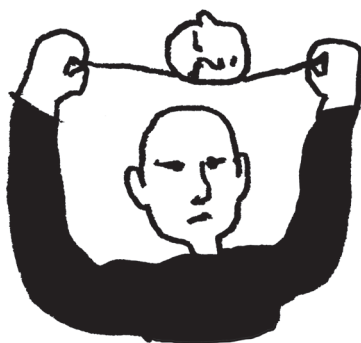
A partir de différentes lectures, discussions, propositions écrites ou improvisées, nous avons imaginé ce que serait pour nous le «cas Bême», celui à partir duquel un spectacle pourrait s'écrire. Chez nous, Bême est un adolescent qui, bien que tout à fait intégré et adapté à son environnement, bien qu'aimé de sa famille et de ses amis, bien que bon élève à l'école, rend des feuilles blanches à la fin de chaque devoir sur table. Ce cas d'un adolescent qui, dans un cadre précis, refuse d'écrire, est devenu notre postulat. De ce postulat, il s'est ensuite agi de faire découler une histoire. J'ai souhaité que cette histoire se développe au cours du travail de répétitions, dans une relation directe avec nos problématiques de fabrication d'un spectacle. Pour cela, nous avons peu à peu mis en place des règles du jeu qui nous ont donné un cadre à la fois pour le temps des répétitions et pour le temps des représentations. A la fois pour écrire au plateau une histoire à partir du «cas Bême», et pour jouer la représentation de cette histoire.

|| Adrien Béal

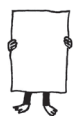
VOLS EN PIQUÉ

de **Karl Valentin** || mise en scène **Patrick Pineau** et **Sylvie Orcier**

Artiste de music-hall, Karl Valentin se fait connaître à Munich dans les années 1910, et Brecht admirait ce «Chaplin allemand dont le comique sec –qui n’a rien de bienveillant– nous démontre l’insuffisance de toute chose... y compris de nous-mêmes.» En poussant la logique à l’absurde ou en proposant d’in vraisemblables situations, ses sketches dynamitent les conventions sociales et, par le jeu des complications verbales, conduisent à un vertigineux effondrement du sens : comme dans un laboratoire, mots et situations sont scrutés avec une virulence et une malice qui distordent le quotidien et balayent le naturalisme. Dix courtes pièces forment la trame de ce



spectacle de troupe, artisanal et joyeusement cacophonique. Qu’on imagine le parti (d’en rire) que Karl Valentin peut tirer d’une *Sortie au théâtre* qui fait voler en éclats un couple de petit bourgeois, ou encore de la tentative loufoque d’artistes bricolos pour faire décoller un avion dans une salle de spectacle, ou bien encore de la *Conversation d’un père et de son fils sur la guerre*, dont le pathétique vire à l’absurde, par l’absurdité même de la situation qui la sous-tend. Acteurs, chanteurs, musiciens, régisseurs enchaînent gags, chansons, pitreries, pour un spectacle festif : jamais l’écriture de Karl Valentin ne se dissocie du jeu et de la scène.



« Valentin n’est pas seulement un maître dans le jeu dialectique, c’est un artisan de la petite scène de théâtre, qui aime les accessoires truqués, les déguisements outranciers, les maquillages excessifs, bref, la caricature grotesque d’un théâtre brut. » || J.-L. Besson

« Joyeux feu d’artifice, qui pétarade, part en tout sens pour faire découvrir un Karl Valentin inattendu et inquiétant. »

|| Les trois coups

« C’est impeccablement réussi. Dans une ambiance générale déjantée où l’absurde révèle la cacophonie du monde et la fragilité des hommes, les clowneries amusent tout en jetant un voile de mélancolie. » || Webthéâtre

9 mai > 9 juin 2019

traduction Jean-Louis Besson, Jean Jourdeuil (Éditions théâtrales) || **avec** Nicolas Bonnefoy, Nicolas Daussy, Nicolas Gerbaud, Sylvie Orcier, Valentino Sylva, Aline Le Berre, Franck Ségué, Eliott Pineau, Philippe Evrard ainsi que Charlotte Merlin, Morgane Rousseau, Vincent Bonnet et Renaud Léon || **équipe** scénographie Sylvie Orcier, musique originale et chansons Nicolas Daussy, costumes Charlotte Merlin, lumière Christian Pinaud, accessoires Renaud Léon, administration Daniel Schémann || **production** compagnie Pipeau, conventionnée par le ministère de la Culture–Drac Île-de-France; en coproduction avec le Théâtre Sénart–scène nationale de Sénart.



PATRICK PINEAU

|| Formation au Conservatoire national d'Art dramatique dans les classes de Denise Bonal, Michel Bouquet et Jean-Pierre Vincent.

|| A notamment joué au théâtre sous la direction de Michel Cerda, Jacques Nichet, Claire Lasne, Gérard Watkins, Irina Dalle, Mohamed Rouabhi et, comme membre permanent de la troupe de l'Odéon, de Georges Lavau-dant : *Féroé*, *la nuit*, *Terra Incognita*, *Un Chapeau de paille d'Italie*, *Ajax/Philoc-tète*, *Tambours dans la nuit*, *La Noce chez les petits-bourgeois*, *L'Orestie*, *Fanfares*, *Un fil à la patte*, *La Mort de Danton*, *La Cerisaie*, *Cyrano de Berge-rac* (dont il interprète le rôle-titre).

|| Travaille au cinéma avec Éric Ro-chant, Francis Girod, Bruno Podalydès, Tony Marshall, Marie de Laubier, Nicole Garcia et, en 2012, avec Ilmar Raag aux côtés de Jeanne Moreau.

|| A mis en scène *Conversations sur la Montagne* d'E. Durif (1992), *Discours de l'Indien rouge* de M. Darwich (1994), *Pygmée* de S. Sandor (1995), *Monsieur Armand dit Garrincha* (2001), *Les Barbares* (2003), *Tout ne doit pas mourir* (2002), *Peer Gynt* (2004), *Des arbres à abattre* de T. Bernhard (2006), *La Demande en mariage*, *Le Tragé-dien malgré lui* et *L'Ours* de Tchekhov (2007), *On est tous mortels un jour ou l'autre* d'E. Durif et *Les Trois sœurs* de Tchekhov, *La Noce* de Brecht (2009), *Sale août* de S. Valletti (2010), *Le Suicidé* de N. Erdman (2011), *L'Affaire de la rue de Lourcine* de Labiche et *Les Méfaits du tabac* de Tchekhov (2012), *Le Conte d'hiver* de Shakespeare (2013), *L'Art de la comédie* de É. de Filippo et *Le Monde d'hier* de S. Zweig (2016), *Jamais seul* de M. Rouabhi (2017).

Vols en piqué

« Lorsque Karl Valentin s'avance mortellement sérieux (...) on a immédiatement le sentiment aigu que cet homme ne vient pas faire des plaisanteries. Il est lui-même une plaisanterie vivante. Une plaisanterie tout à fait compliquée, avec laquelle on ne plaisante pas. » Ainsi Bertolt Brecht le décrit-il en 1922. C'est un musicien, un acteur, un clown, un auteur qui écrit des textes faisant référence à l'actualité, avec un goût prononcé pour les arguties et les chicanes verbales, où de nombreux personnages sont aux prises avec des conflits familiaux, l'exploitation sociale, où s'accumulent les situations absurdes, les malentendus, les incompréhensions, dans des numéros qui tiennent du cirque ou du cabaret et le situent entre les Marx Brothers et le théâtre dit « de l'absurde ». L'intelligentsia munichoise de l'époque le surnomme « le clown métaphysique »...



Deux textes se sont d'abord imposés : *La Soirée au théâtre* et *Père et fils au sujet de la guerre*. A partir de là, il s'agissait de créer avec d'autres sketches découpés et remontés (à la manière de Karl Valentin lui-même), un spectacle cacophonique et homogène : un univers dépouillé, une forme de cabaret-théâtre plus proche de Beckett que de Brecht ; un no man's land où règne un sentiment d'absurdité de l'existence : des êtres paumés y pataugent dans leur solitude, tels des enfants abandonnés qui se créeraient un monde avec des matériaux de rebut. Un univers terrifiant et comique, triste et fou, absurde et féroce, où tout le monde dit la même chose : ceux qui essaient d'aller au théâtre, ceux qui essaient d'en faire, ceux qui posent des questions métaphysiques, ceux qui se débattent contre une réalité implacable. Ils sont tous dans la même galère, et ils aboutissent à la même réflexion : « – Mais alors, Papa, ils ne seront jamais d'accord ? – Jamais, dit le papa ». Mais, comme on ne peut résister devant cette moulinette dans laquelle le monde est broyé, l'humour sera obligatoire, un humour noir et grinçant, ainsi que la musique, bien sûr, bruitages, incongruités et chansons dérisoires en tous genres. Et en dernier hommage à Karl Valentin, à sa ligne de conduite, peu de moyens, et présence de tous sur scène : l'acteur, mais aussi le musicien, le régisseur, l'univers du spectacle.

|| Patrick Pineau

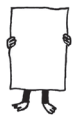
LES ÉVAPORÉS

texte et mise en scène **Delphine Hecquet**

Au Japon, plus de cent mille personnes s'évaporent chaque année. Ce phénomène est ancien mais les évaporations se sont notoirement développées dans les années 90, pendant la crise financière, pour atteindre le chiffre officiel de 180 000 Japonais disparus volontairement par an. Qui sont-ils ceux qui un jour décident de tout quitter, de claquer la porte sur leur vie en effaçant toute trace de leur existence? Qui sont-ils ceux qui restent, attendant un signe, une vérité, un retour? Dans ce pays où l'échec se vit comme un



déshonneur, un journaliste français décide de partir à la rencontre de ces évaporés, de ces familles au deuil impossible, pour filmer et tenter de comprendre. Écrit en français avant d'être traduit en japonais, *Les Evaporés* fait le lien entre Japon et Occident, entre nos a priori et la réalité culturelle japonaise, entre fantasme et vérité sociologique. En plongeant dans la vie de ces hommes et de ces femmes touchés par cet étonnant phénomène de société, Delphine Hecquet pose la question universelle de l'identité.



« Delphine Hecquet crée une partition visuelle dans laquelle le spectateur s'immerge totalement... » || **Le Télégramme**

« Elle affirme une volonté d'œuvrer dans des régions singulières pas souvent arpentées dans les réalisations d'aujourd'hui ». || **Les Lettres françaises**

« Le spectateur est plongé dans un espace-temps bien particulier (entre Orient et Occident) que la belle scénographie de Victor Melchy éclairée ou plongée dans l'ombre par Jérémie Papin, renforce encore. La scène est coupée à mi-profondeur par une paroi transparente, certaines scènes se déroulant derrière, dans une atmosphère qui fait douter de leur réalité concrète. Rêve (cauchemar) ou réalité justement, on ne sait plus trop. Delphine Hecquet maîtrise l'ambiguïté. Comme elle maîtrise avec une belle assurance les autres éléments de la mise en scène et de la direction d'acteurs. Tout cela pour dire ou tenter de dire l'indicible. Il y a là incontestablement quelque chose de « magique ».

|| **Jean-Pierre Han**

5 > 23 juin 2019

avec Hiromi Asai, Yumi Fujitani, Akihiro Nishida, Marc Plas, Kyoko Takenaka, Gen Shimaoka, Kana Yokomitsu ; en vidéo : Kaori Ito, Oscar Suzuki Vuillot, Tokio Yokoi || **équipe** traduction Akihito Hirano, scénographie Victor Melchy, lumière Jérémie Papin, réalisation des séquences filmées Akihiro Hata, collaboration artistique et dramaturgie Lara Hirzel, dispositif vidéo Melchior Delaunay, musique Philippe Thibault, costumes Oria Steenkiste, administration-production Dantès Pigeard || **production** Cie Magique-Circonstancielle ; en coproduction avec le Studio-Théâtre de Vitry-sur-Seine, le théâtre de Lorient-CDN de Bretagne, la Scène nationale du Sud-Aquitain-Bayonne, OARA (Office artistique de la région Nouvelle-Aquitaine), le Théâtre de l'Union-CDN du Limousin, L'Odyssée - scène conventionnée de Périgueux ; avec le soutien de la Drac Nouvelle-Aquitaine (aide à la production), de la Spedidam, du CentQuatre, de l'ARCAL, de La Colline pour l'accueil studio et de la Chartreuse-Centre national des écritures du spectacle ; avec la participation artistique du Jeune Théâtre national ; avec le mécénat de Pylones, créateur d'objet.



DELPHINE HECQUET

|| **Formation** au Conservatoire national d'Art dramatique (promotion 2011) avec pour professeurs Dominique Valadié, Alain Françon, Olivier Py, Yves Beaunesne, Jacques Doillon, Andrzej Seweryn.

|| **A notamment joué au théâtre** *Ivanov* de Tchekhov, *Woyzeck* de G. Büchner, *George Dandin* de Molière, *Don Juan revient de Guerre* de Ö. von Horváth, et sous la direction de : Jacques Osinski *Medealand* de S. Stridsberg ; Julie Duclos *Fragments d'un discours amoureux* d'après R. Barthes ; Joris Lacoste *Suite n°1 ABC* ; Misook Seo *Hymne à l'amour*, ballet musical.

|| **Cinéma avec** : Bruno Ballouard *Lili-Rose* ; Cécile Télerman *Les Yeux jaunes des crocodiles* ; Eugène Green *Correspondances* (prix du Jury Festival de Locarno) ; Philippe Garrel *Un été brûlant* ; Gaël De Fournas *La Bataille de Jérico* (court-métrage).

|| **A écrit** *Balakat*, une pièce pour 3 interprètes qui interroge la naissance et la possibilité de l'écriture (créée à La Loge – Paris en 2014, la pièce est sélectionnée dans le cadre du festival Impatience 2015). A bénéficié d'une bourse d'écriture de l'OARA pour *Les Évanorés*.

Les Évanorés

Il y a d'abord eu la fascination pour le phénomène, d'une ampleur terrifiante, édifiante. Un problème contemporain dont peu de personnes parlaient ici en France. J'ai immédiatement eu des images en tête, une foule qui agite la ville, une masse de solitudes allant au travail le matin et parmi eux des hommes ou des femmes qui ne rentrent pas chez eux le soir. Le film d'un monde moderne, des scènes de vie quotidienne, le visage d'un homme, en gros plan, qui pleure. J'ai imaginé les lettres, les mots de ceux qui partent et ne reviendront pas.

J'avais besoin, pour écrire un spectacle sur le phénomène de l'évaporation, d'en comprendre le processus mental, de le voir autrement que comme une simple blessure qui représenterait une société qui va mal. Johatsu, le mot japonais pour dire « évaporé », comporte la même teneur symbolique qu'en français : il signifie la disparition et désigne aussi le passage de l'état liquide à l'état gazeux. S'évaporer ce n'est donc pas disparaître, c'est se transformer, devenir autre, se métamorphoser, c'est un passage, une question identitaire. Qu'est-ce qu'être soi si on ne parvient jamais à être, et qu'on devient sans cesse ?



J'ai choisi de situer la pièce dans ce pays pour faire entendre la parole étrangère, celle qu'on voudrait comprendre mais qui nous échappe. La disparition est une réalité universelle : qui n'a pas pensé, un jour, s'échapper, se retirer du monde, l'espace d'une seconde, d'une semaine, d'une année, d'une vie ? Au Japon, cette réalité est ignorée, banalisée, acceptée silencieusement. J'avais besoin de donner la parole à ces évaporés, à ces familles qui voudraient trouver des réponses pour que la vie continue. Le théâtre, endroit sacré de la parole, ouvre les possibles. Par la fiction, il était alors possible de faire entendre des témoignages, de faire surgir la colère, l'incompréhension, la révolte, sur la scène.

|| Delphine Hecquet

Prochainement : la Tempête vous convie à un événement exceptionnel du 21 au 23 juin 2018 !

CONTES D'AMOUR, DE FOLIE ET DE MORT

Trois soirs durant, pour clôturer la saison, le Théâtre de la Tempête se transforme en une grande bibliothèque de contes fantastiques : amour, folie et mort. Déambulez, chers spectateurs, tous les espaces s'ouvrent à vous. Sous les traits des conteuses et conteurs, vous reconnaîtrez les artistes de la saison : ce sont eux qui distilleront le doux poison des mots propres à créer le trouble, le frisson, qui marque la proximité de l'inconnu... Vous qui entrez ici, abandonnez toute raison, et dans le théâtre dépouillé de ses rites habituels, laissez-vous embarquer, quitte à n'en pas croire vos oreilles.

un événement proposé par Clément Poirée et les artistes de la saison || textes de Horacio Quiroga, Franz Kafka, César Vallejo, Gabriel García Márquez, Edgar Allan Poe, Virgilio Díaz Grullón, Silvina Ocampo

jeudi 21, vendredi 22 et samedi 23 juin à 21h || tarif unique 12 €



Infos pratiques

Renseignements et réservations

|| Théâtre de la Tempête, Cartoucherie, route du Champ-de-Manœuvre, 75012 Paris
|| 01 43 28 36 36 du mardi au vendredi de 14 h à 18 h 30, samedi de 14 h à 18 h
|| billetterie en ligne : www.la-tempete.fr

Prix des places

|| plein tarif 22 €
|| groupes, seniors, familles nombreuses, habitants des 12^e et 20^e arr.,
de Vincennes et Saint-Mandé 16 €
|| - de 30 ans, demandeurs d'emploi 13 €
|| tarif unique le mercredi 13 €
|| - de 18 ans et groupes scolaires 10 €

Nos formules d'abonnement

|| Carte Tempête 3 spectacles, nominative (13 € la place) 39 €
pour les - de 30 ans (10 € la place, les places suivantes au même tarif) 30 €
pour les - de 18 ans (8 € la place, les places suivantes au même tarif) 24 €
|| Carte Tempête 5 spectacles, nominative (12 € la place) 60 €
|| Passeport Tempête 10 places, seul ou à deux (10 € la place) 100 €

Ticket Théâtre(s)

|| découvrez les programmations de 24 théâtres parisiens et de proche banlieue
au tarif unique de 12 €.
|| renseignements sur le site : www.ticket-theatres.com

SITE INTERNET

les infos sur notre programmation,
les biographies des artistes,
notre billetterie en ligne :

www.la-tempete.fr